

ÉQUINOXES

BERNARD FOGLINO



ÉQUINOXES

R O M A N

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2018
ISBN : 978-2-283-03133-9

Aux « locataires de l'été »

UN

... Peut-être n'y aurait-il eu jamais de bijouterie sans ce quelque chose dans l'air, dans l'air de cette soirée, quelque chose de doux et de triste à la fois, d'inexplicable. Je n'y crois guère. Elle nous attendait, enfouie dans la ronde des marées, des saisons, dans ce mouvement invisible des dunes qui pourtant ne prennent jamais aucun repos.

Les gamines d'Eddie se poursuivaient autour du bassin de ciment. Elles couraient, sautaient la margelle, un bref silence et elles éclaboussaient les eaux presque noires, et le bruit de leur chute et leurs piaillements ricochaient sur l'eau plate, à peine ridée, comme claquait, dans la minute suivante, le choc de leurs pieds sur le ciment encore tiède. Ruisselantes,

bousculant les chaises, nous aspergeant de gouttelettes salées.

Le bassin de décantation, le claquement de leurs pieds, et puis le plongeon, et ainsi de suite.

Ses études finies, Eddie avait encadré son diplôme au mur de sa maison de bois, puis il avait pris la suite de son père ostréiculteur. À quatorze ans, il accompagnait son paternel dans les parcs. Les nuits d'hiver, les brumes glaciales fument des eaux, la pinède suinte d'une moiteur noire. L'endroit est tout sauf la carte postale qu'on connaît. Vers Noël, il prenait parfois des fantaisies à certains de se servir au milieu des casiers prêts à être ramassés. Les nuits de décembre il guidait la pinasse, à l'avant son père, le fusil chargé sur les genoux, pas pour rire.

Le fusil était toujours là, dans un recoin. Servait parfois.

Nous étions quatre autour de la table. Eddie, Paul, Mike et moi. Quatre types qui se sont fait un festin d'huîtres et de chipirons en descendant pas mal de vin blanc. Devant le panorama laiteux de la

baie sombrant dans cette obscurité particulière des bords de mer, que la légère phosphorescence marine ne rend jamais tout à fait complète. Mordillant de leurs dents encore saines des souvenirs, un œil apaisé sur des gamines de dix ans qui se poursuivent et se jettent dans l'eau noire sans retenue. Quatre types sur la mauvaise pente de la quarantaine au bord du bassin d'Arcachon, par une nuit de septembre. Plus les années filent, plus les nombres deviennent lourds. Dix, vingt, ça claque. Vient trente, une syllabe de plus. Quarante rajoute sa gravité dans la balance. Une situation installée ? Des gosses qui grandissent trop vite ? Cinquante... stabilise l'addition des syllabes. C'est un ultime déménagement, une arrivée en zone grise. Une bonne partie de la route est faite, ce qui reste devant est à la fois inconnu et sans mystère. Il y a de cet ennui des roues d'un long-courrier qui chuintent et rebondissent sur la piste au retour d'un voyage. J'essayais de ne pas y faire attention, comme je détourne les yeux, dans la rue, d'une image déplaisante. Celle d'une

misère avachie, me convainquant qu'elle ne me concerne pas.

L'approche de cet équateur de la vie où les saisons s'abolissent travaillait aussi Paul et Mike, même si nous n'en parlions pas. Nous aurions la consolation de le franchir ensemble. Sans doute ferions-nous une fête, exorcisme ordinaire.

Je ne sais pas qui a évoqué la bijouterie en premier. Nous n'étions plus que des ombres sculptées sur l'obscurité dans le tintement aigret des mâts des voiliers amarrés de-ci de-là. Les fillettes nageaient entre les corps-morts, la marée léchait le muret clapotant. Au premier étage de la maison de bois, une lumière s'est allumée que la maison a gardée dans son ventre. Paul se roulait un tabac qu'il avait rapporté d'Amsterdam. Et puis, la bijouterie fut là, et, aujourd'hui encore, je ne sais pas qui l'avait mise sur le tapis, cette fameuse bijouterie, forcément quelqu'un, puisque je raconte cette histoire.

Paul a demandé :

– Quelqu'un sait si elle existe encore ?

Eddie a rigolé :

– Bien sûr, mon ami. À l'angle du boulevard de l'Océan. Toujours au même endroit.

– *461 Ocean Boulevard*, a bâillé Mike. 1974, Eric Clapton, « I shot the Sheriff ».

Eddie se lève, revient avec une bouteille. Il a l'air d'un vieux hippie content de lui. Il n'a pas de montre, une femme plus jeune au sourire désarmant, en longue robe de gitane. Péruvienne. Dieu sait comment elle était arrivée jusqu'à ce bord du monde. Eddie a toujours eu le chic pour que les choses viennent à lui d'elles-mêmes. D'un geste paisible, elle nous avait indiqué la plage. Nous avons attendu, les pieds dans l'eau, mains en visière dans le soleil couchant. Eddie avait sauté de sa barcasse, pataugé dans les vaguelettes avec sa canne à pêche et un sac grouillant d'encornets. Ses traits creusés par les embruns et le sel nous adressaient un sourire et nous l'avions envié. Pendant le dîner, il y aura un moment où Eddie ouvrira le bras sur la baie, le crépuscule et l'ombre plus bleue des dunes, et il dira : « À quoi bon aller

ailleurs quand on a ça pour soi tous les soirs ? » Si nous nous étions tenus sur cette même plage vingt ans plus tôt... S'il avait été ramené par une marée qui aurait déroulé ses cordons d'écume, disons, dans les années quatre-vingt-dix, Paul et moi l'aurions regardé d'une manière différente. Pour un type brillamment reçu, retourner crapahuter dans les bancs, se casser les reins dans un des métiers les plus durs qui soient, et surtout rester là, ne dénotait pas une grande curiosité ni une grande ambition. C'est ce que nous aurions pensé à l'époque où nous courions après l'avenir.

– « I shot the sheriff, but I didn't shoot the deputy »... a fredonné Mike, poursuivant son idée.

– Je la passerai pour vous, a fait Eddie en clignant de l'œil.

Eddie tenait une émission musicale sur Radio Cap Ferret. Il ne passait que des vieux trucs de ce genre, Eric Clapton, America, les Doors... Ce qui avait été créé après n'existait pas.

Paul a soufflé une bouffée, vers un ciel où brillait des milliards d'étoiles.

– Passe la version de Bob Marley, elle est plus chaloupée. Elle irait très bien avec ce que je fume... Frankie ? Je t'en roule un ?

– Je vais reprendre un verre, même si c'est une mauvaise idée.

– Moi, j'en veux bien, a dit Mike. Justement parce que c'est pas raisonnable.

Une voix de femme a appelé les petites filles, murmurant en espagnol ces mots que les femmes tricotent à leurs enfants dans toutes les langues du monde. Le volet a claqué, et deux petites abeilles brunes ont zigzagué entre les tables, bruisant d'exclamations et de gouttelettes salées. D'inutiles soutiens-gorge décorés de figures de Walt Disney dissimulaient des poitrines plates et dures de garçonnets.

Elles ont disparu dans la maison, tambourinant joyeusement dans l'escalier.

Et puis, la bijouterie a profité du silence pour revenir faire des siennes.

– J'y crois pas, a dit Paul. Tu es sûr qu'il n'y a pas un Mac Do à la place ? Une agence bancaire ? Un parking ?

– Si, si, a confirmé Eddie. Je passe souvent devant. Sa vitrine d'un bleu délavé,

sur deux rues. Ses breloques fantaisie. Elle n'a pas changé. Les actuels propriétaires ont installé une alarme, on ne sait jamais ce qui peut passer dans la tête des gens... hein ?

Il a secoué la tête, s'est mis à rire. Ses traits creusés par les saisons et l'alcool dessinaient comme des étoiles de mer sur son visage.

– Ça... a dit Mike en examinant ses ongles.

Eddie a observé nos mines d'un air satisfait. Il a vidé son verre, puis il a ajouté :

– Bon, les gars... Il se fait tard. Je bosse, moi, je ne suis pas en vacances.

Il s'est levé, et nous avons compris qu'il avait envie de rejoindre la femme douce, quelque part dans le ventre tiède de la nuit.

Il n'y avait pas grand-chose à objecter à cela.

Traversant la pinède qui nous séparait de la route, nous l'avons entendu rire encore une fois ou deux, puis son rire s'est éteint et il n'y a plus eu que la nuit autour de nous.

DEUX

Cet été-là déconcertait les météorologues.

Les brumes de chaleur, les ciels de gelée bleue, l'été s'était arrêté au-dessus de la péninsule, il refusait d'en bouger.

Tout fut trompeur, dans cette dernière semaine de septembre. L'été trop bleu, les grillons stridulants, les courants dans les passes, Mike aussi, d'une certaine façon, nous trompa. Et puis, nos souvenirs achevèrent le boulot.

Nous nous étions rencontrés à l'université. Rien n'était tout à fait vrai, rien n'était encore décidé. De ce sas, nous regardions le monde, impatients et nerveux de nous élaner. Après nos études, nous nous étions hâtés de nous perdre de vue. Chacun était parti présenter ses lettres

de créance à l'avenir. La vie appelle, cet appel est complexe, il y a du chant des sirènes là-dessous. Il faudrait prendre le temps d'écouter mieux. On se précipite pourtant bille en tête, convaincu qu'elle n'attend que nous, cette sacrée vie, pour déployer ses fastes et ses brocards. L'avenir est immense, le passé étriqué, le présent agaçant de lenteur. Un certain nombre d'années sont nécessaires pour faire le tour du propriétaire, s'apercevoir qu'au fond elle ne réserve rien de sensationnel, à de rares exceptions près, cette sacrée vie. Malgré la haute opinion que nous avons de nous-mêmes, aucun de nous n'était exceptionnel, sauf Mike, à sa manière. Lorsque nous nous sommes retrouvés, nous avons vite deviné que nous avons arpenté les mêmes chemins. Un identique soleil, ni trop froid ni trop chaud, d'une tiédeur acceptable, nous avait éclairés, et, ne soyons pas mesquins, l'existence ne nous avait pas maltraités. Sans décrocher le bingo, nous avons tiré des lots de consolation satisfaisants.

Lorsque j'ai rencontré Paul, la phrase a jailli de ma bouche : « Tu ne trouves pas que les filles sont de plus en plus jolies ? » Et lui, il a eu son sourire malicieux, ce sourire qui avait traversé le temps, à peine griffé de pattes-d'oie au coin des yeux. Il a secoué l'index et il a répondu, comme si nous reprenions une conversation de la veille : « Ça, Frankie, c'est parce qu'on vieillit ! »

Voilà. Nous avons repris une conversation, interrompue pour une raison oubliée, de toute façon sans importance.

Paul a regardé les marées. C'était un bon jour pour aller se baigner dans les passes. On pique-niquerait au banc d'Arguin.

Mike a proposé de se charger de la bouffe. On pouvait lui faire confiance, on ne manquerait de rien. Pendant qu'il irait au marché, Paul et moi nous allions nous occuper du bateau.

La baignade aux passes était un incontournable de nos vacances. L'eau y est d'une qualité particulière, fraîche, verte, elle fouette le sang. Parfois, un courant mystérieux et chaud se love autour de vos

jambes, disparaît. La balade permettait aussi à Paul de faire rugir les moteurs d'un hors-bord. Paul a toujours adoré ce qui brillait et allait vite.

Il a sorti un carton du coffre de sa voiture.

– Je vais avoir besoin de toi là-dessus.

C'était sa fabuleuse collection de maillots de foot. Il en avait une bonne centaine, qu'il avait trouvés à droite et à gauche, ou qu'on lui avait offerts. Paul connaissait des tonnes de gens, ça allait du monde des affaires aux joueurs de poker en passant par des journalistes, des dessinateurs de BD et aussi des footballeurs, qui étaient nombreux à venir ici se reposer à leur façon du stress de la saison. Paul avait un don pour les relations. Dès qu'il arrivait quelque part, il aimait l'assistance. Il était spirituel, savait se mettre au diapason. À sa place dans une soirée d'avocats comme dans les incandescences teintées de fumi-gènes du stade. Quelqu'un qui mettait à l'aise et inspirait une confiance naturelle. Cette facilité n'était qu'un des aspects d'une personnalité qui semblait naturellement

douée pour toutes les entreprises plaisantes de l'existence. En quelques leçons, Paul était devenu un excellent guitariste. Avec du travail, il aurait pu faire un bon musicien de studio. À quinze ans, il faisait aussi ce qu'il voulait d'un ballon, au point que le club de football local l'avait approché pour intégrer son centre de formation. Il connaissait son charisme, savait que l'impression de facilité qu'il dégageait le rendait sympathique. Il en jouait un peu. Ma mère le trouvait « charmeur », et finalement cela résume bien l'impression qu'il donnait : Paul était un gars « charmant ». Charmeur et débrouillard, avec ce je-ne-sais-quoi qui ajoutait une note d'ambiguïté à l'attrait qu'il exerçait. Vous vouliez des places pour un concert, un match à guichets fermés ? S'il avait envie de vous faire plaisir, il allait les trouver, sans trop s'attarder sur la façon dont il s'y prenait. Sa façon de plaire m'agaçait parfois. Mike ne lui en voulait pas. Son grand plaisir était de le prendre sur le fait et de lui coller le nez dans ses contradictions. Paul souriait, prenait un air désolé. Disait que c'était le